

LADROITE 72.451

la
t :
la
ne
e;
fe

AR
870
4

PRINCESSE,

O U


LES AVENTURES

D E

FINETTE,

NOUVELLE.

Tom. 4.



A O R L É A N S ,

Chez LETOURMY, Libraire & Marchand
de papier, place du Martroi.

11 — 3
L'ADROITE PRINCESSE,
OU
LES AVENTURES DE FINETTE,

NOUVELLE.

A madame la Comtesse de Murat.

VOUS faites les plus jolies nouvelles du monde en vers ; mais en vers aussi doux que naturels. Je voudrois bien, charmante Comtesse, vous en dire une à mon tour ; cependant je ne fais si vous pourrez vous en divertir. Je suis aujourd'hui de l'humeur du Bourgeois gentilhomme ; je ne voudrois ni vers ni prose pour vous la conter : point de grands mots, point de brillans, point de rimes ; un tour naïf m'accommode mieux ; en un mot, un récit sans façon & comme on parle : je ne cherche que quelque moralité.

Mon historiette en fournit assez, & par-là elle pourra vous être agréable. Elle roule

4 Sur deux proverbes au lieu d'un : c'est la
mode ; vous, vous les aimez : je m'accom-
mode à l'usage avec plaisir. Vous y verrez
comment nos aïeux savoient insinuer qu'on
tombe dans mille désordres quand on se
plaît à ne rien faire, ou, pour parler comme
eux, qu'*oisiveté est la mère de tous vices* ; &
vous aimerez sans doute leur manière de
persuader. Le second proverbe est, qu'il
faut toujours être sur ses gardes : vous voyez
bien que je veux dire que la *défiance est la*
mère de sûreté.

Non l'amour ne triomphe guères
Que des cœurs qui n'ont point d'affaires.
Vous, qui craignez que d'un adroit vainqueur
Votre raison ne devienne la dupe,
Beautés, si vous voulez conserver votre cœur,
Il faut que votre esprit s'occupe.
Mais si, malgré vos soins, votre sort est d'aimer,
Gardez du moins de vous laisser charmer,
Sans connoître
Celui que votre cœur se veut donner pour maître.
Craignez les blondins doucereux
Qui fatiguent les ruelles,
Et, ne sachant que dire aux belles,
Soupirent sans être amoureux.
Désiez-vous des conteurs de fleurettes ;

(5)

Connoissez bien le fond de leurs esprits :
Auprès de toutes les Iris
Ils débitent mille sonnettes.
Désiez-vous enfin de ces brusques amans,
Qui se disent en feu dès les premiers momens,
Et jurent une vive flamme ;
Moquez-vous de ces vains sermens :
Pour bien assujettir une ame,
Il faut qu'il en coûte du temps.
Gardez qu'un peu de complaisance
Ne désarme trop tôt votre austère fierté ;
De vo tre juste défiance
Dépend votre repos & votre sûreté.

Mais je n'y songe pas, Madame ; j'ai fait
des vers : au lieu de m'en tenir au goût de
M. Jourdain, j'ai rimé sur le ton de Qui-
naut. Je reprends le tour simple au plus
vite, de peur d'avoir part aux vieilles haines
qu'ont eu pour cet agréable moraliseur, &
de peur qu'on ne m'accuse de le pister &
de le mettre en pièces, comme tant d'au-
teurs impitoyablement font tous les jours.
Du temps des premières croisades, un
Roi de je ne sais quel Royaume de l'Europe,
se résolut d'aller faire la guerre aux Infidèles
de la Palestine. Avant que d'entre-
prendre un si long voyage, il mit un si bon

ordre aux affaires de son royaume, & il en confia la régence à un ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétoit le plus ce Prince, c'étoit le soin de sa famille. Il avoit perdu la Reine son épouse depuis assez peu de temps : elle ne lui avoit point laissé de fils ; mais il se voyoit père de trois jeunes Princesses à marier. Ma chronique ne m'a point appris leur véritable nom ; je sais seulement que, comme en ces temps heureux la simplicité des peuples donnoit, sans façon, des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualités ou leurs défauts, on avoit surnommé l'aînée de ces Princesses, *Nonchalante*, ce qui signifie indolente en style moderne ; la seconde, *Babillarde* ; & la troisième, *Finette* : noms qui avoient tous un juste rapport aux caractères de ces trois sœurs.

Jamais on n'a rien vu de si indolent qu'étoit Nonchalante. Tous les jours elle n'étoit pas éveillée à une heure après midi : on la traînoit à l'église telle qu'elle sortoit de son lit, sa coëffure en désordre, sa robe détachée, point de ceinture, & souvent une mule d'une façon & une de l'autre. On corrigeoit cette différence durant la journée ; mais on ne pouvoit résou-

dre cette Princesse à être jamais autrement qu'en mules : elle trouvoit une fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand Nonchalante avoit dîné, elle se mettoit à sa toilette, où elle étoit jusqu'au soir : elle employoit le reste de son temps, jusqu'à minuit, à jouer & à souper ; ensuite on étoit presque aussi long-temps à la déshabiller qu'on avoit été à l'habiller : elle ne pouvoit jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menoit une autre sorte de vie. Cette Princesse étoit fort vive, & n'employoit que peu de temps pour sa personne ; mais elle avoit une envie de parler si étrange, que depuis qu'elle étoit éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermoit pas. Elle savoit l'histoire des mauvais ménages, des liaisons tendres, des galanteries, non-seulement de toute la Cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenoit registre de toutes les femmes qui exerçoient certaines rapines dans leur domestique, pour se donner une parure plus éclatante, & étoit informée précisément de ce que gagnoit la suivante de la Comtesse une telle, & le maître d'hôtel du Marquis un tel. Pour être instruite de toutes ces petites choses,

elle écoutoit sa nourrice & sa couturière avec plus de plaisir qu'elle n'auroit fait un Ambassadeur, & ensuite elle étourdissoit de ces belles histoires, depuis le Roi son père jusqu'à ses valets de-pied; car, pourvu qu'elle parlât elle ne se soucioit pas à qui. La démangeoison de parler produisit encore un autre mauvais effet chez cette Princesse. Malgré son grand rang, ses airs trop familiers donnèrent la hardiesse aux blondins de la Cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes sans façon, pour avoir le plaisir de leur répondre; car, à quelque prix que ce fût, il falloit que, du matin au soir, elle écoutât ou caquetât. Babilarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupoit jamais ni à penser ni à faire aucune réflexion, ni à lire; elle s'embarraisoit aussi peu d'aucun soin domestique, ni des amusemens que produit l'aiguille & le fuseau. Enfin ces deux sœurs dans une éternelle oisiveté, ne faisoient jamais agir ni leur esprit ni leur main.

La sœur cadette de ces deux Princeses étoit d'un caractère bien différent. Elle agissoit incessamment de l'esprit & de sa personne: elle avoit une vivacité surprenante, elle s'appliquoit à en faire un bon

usage. Elle favoit parfaitement bien danser, chanter, jouer des instrumens; reussissoit avec une adresse admirable à tous les petits travaux de la main qui amusent d'ordinaire les personnes de son sexe; mettoit l'ordre & la règle dans la maison du Roi, & empêchoit, par ses soins, les pilleries des petits officiers; car dès ce temps-là ils se mêloient de voler les Princes.

Ses talens ne se bornoient pas là; elle avoit beaucoup de jugement, & une présence d'esprit si merveilleuse, qu'elle trouvoit sur le champ des moyens pour sortir de toutes sortes d'affaires. Cette jeune Princesse avoit découvert, par sa pénétration, un piège dangereux qu'un Ambassadeur de mauvaise foi avoit tendu au Roi son père, dans un traité que ce Prince étoit tout prêt de signer. Pour punir la perfidie de cet Ambassadeur & de son maître, le Roi changea l'article du traité; & en le mettant dans les termes que lui avoit inspirés sa fille, il trompa à son tour le trompeur même. La jeune Princesse découvrit encore un tour de fourberie qu'un Ministre vouloit jouer au Roi; & par le conseil qu'elle donna à son père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là sur lui-même. La Princesse don-

na, en plusieurs occasions, des marques de sa pénétration & de sa finesse d'esprit; elle en donna tant que le peuple lui donna le nom de Finette. Le Roi l'aimoit beaucoup plus que ses autres filles; & il faisoit un si grand fonds sur son bon sens, que s'il n'avoit point eu d'autre enfant qu'elle, il seroit parti sans inquiétude: mais il se desioit autant de la conduite de ses autres filles, qu'ils se reposoit sur celle de Finette. Ainsi, pour être sûr des démarches de sa famille, comme il se croyoit sûr de celles de ses sujets, il prit les mesures que je vais dire.

Vous qui êtes si savante dans toutes sortes d'antiquités, je ne doute pas, Comtesse charmante, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des Fées. Le Roi dont je vous parle, étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie; il lui représenta l'inquiétude où il étoit touchant ses filles. Ce n'est pas, lui dit ce Prince, que les deux aînées dont je m'inquiète, aient jamais fait la moindre chose contre leur devoir; mais elles ont si peu d'esprit, elles sont si imprudentes, & vivent dans une si grande désoccupation, que je crains que, pendant

mon absence, elles n'aillent s'embarraffer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuser. Pour Finette, je suis sûr de sa vertu; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal: c'est pourquoi, sage Fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui soient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque point de se casser si-tôt que celle à qui elle appartient fera quelque chose contre sa gloire.

Comme cette Fée étoit des plus habiles, elle donna à ce Prince trois quenouilles enchantées, & travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein qu'il avoit. Mais il ne fut pas content de cette précaution; il mena les Princesses dans une tour fort haute, qui étoit bâtie dans un lieu bien désert. Le Roi dit à ses filles qu'il leur ordonnoit de faire leur demeure dans cette tour pendant tout le temps de son absence, & qu'il leur défendoit d'y recevoir aucune personne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un & de l'autre sexe; & après leur avoir fait présent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embrassa les Princesses, & ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clefs; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, Madame, que ces Princesses étoient là en danger de mourir de faim. Point du tout, on avoit eu soin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour, & on y avoit mis une corde, à laquelle les Princesses attachotent un corbillon, qu'elles descendoient chaque jour. Dans ce corbillon on mettoit leurs provisions pour la journée, & quand elles l'avoient remonté, elles retiroient avec soin la corde dans la chambre.

Nonchalante & Babillarde menoient dans cette solitude une vie qui les désespéroit : elles s'ennuyoient à un point qu'on ne sauroit exprimer ; mais il falloit prendre patience, car on leur avoit fait la quenouille si terrible, qu'elles craignoient que la moindre demarche un peu équivoque ne la fit casser.

Pour Finette, elle ne s'ennuyoit point du tout : son fuseau, son aiguille & ses instrumens de musique, lui fournissoient des amusemens ; &, outre cela, par l'ordre du Ministre qui gouvernoit l'Etat, on mettoit dans le corbillon des Princesses, des lettres qui le informoient de tout ce qui se passoit au dedans & au dehors du Royaume. Le Roi l'avoit permis ainsi ; & le Ministre,

pour faire sa cour aux Princesses, ne man-¹²¹quoit pas d'être exact sur cet article. Finette lisoit toutes ces nouvelles avec empressement, & s'en divertissoit. Pour ses deux sœurs, elles ne daignoient pas y prendre la moindre part ; elles disoient qu'elles étoient trop chagrines pour avoir la force de s'amuser de si peu de chose ; il leur falloit au moins des cartes pour se défendre pendant l'absence de leur père.

Elles passotent donc ainsi tristement leur vie en murmurant contre leur destin ; & je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire : *Qu'il vaut mieux être né heureux, que d'être né fils de Roi.* Elles étoient souvent aux fenêtres de leur tour, pour voir du moins ce qui se passeroit dans la campagne. Un jour, comme Finette étoit occupée dans sa chambre à quelque joli ouvrage, ses sœurs, qui étoient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés, qui leur crioit sa misère fort pathétiquement ; elle les prioit à mains jointes de la laisser entrer dans leur château, leur représentant qu'elle étoit une malheureuse étrangère qui savoit mille sortes de choses, & qu'elle leur rendroit service avec la plus exacte fidélité. D'abord

14 les Princesses se souvinrent de l'ordre qu'avoit donné le Roi leur père, de ne laisser entrer personne dans la tour; mais Nonchalante étoit si lasse de se servir elle-même, & Babillarde si ennuyée de n'avoir que ses sœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coëffée en détail, & l'empressement qu'eut l'autre d'avoir une personne de plus pour jaser, les engagea à se refoudre de laisser entrer la pauvre étrangère.

Pensez-vous, dit Babillarde à sa sœur, que la défense du Roi s'étende sur des gens comme cette malheureuse? Je crois que nous la pouvons recevoir sans conséquence. Vous ferez ce qui vous plaira, ma sœur, répondit Nonchalante. Babillarde, qui n'atendoit que ce consentement, descendit aussi-tôt le corbillon: la pauvre femme se mit dedans, & les Princesses la monterent avec le secours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible mal-propreté de ses habits les dégoûta: elles voulurent lui en donner d'autres; mais elle leur dit qu'elle en changeroit le lendemain, & que pour l'heure qu'il étoit, elle alloit songer à les servir. Comme elle achevoit de parler, Finette revint de sa chambre. Cette Princesse fut étran-

gement surprise de voir cette inconnue avec ses sœurs; elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avoient fait monter; Finette, qui vit que c'étoit une chose faite, dissimula les chagrins qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des Princesses fit cent tours dans le château, sous prétexte de leur service, mais en effet pour observer la disposition du dedans; car, Madame, je ne fais si vous ne vous en doutez point déjà; mais cette gueuse prétendue étoit aussi dangereuse dans le château que le fut le comte Ory dans le couvent où il entra déguisé en Abbessé fugitive.

Pour ne pas vous tenir davantage en suspens, je vous dirai que ce créature couverte de haillons, étoit le fils aîné d'un Roi puissant, voisin du père des Princesses. Ce jeune Prince, qui étoit un des plus artificieux esprits de son temps, gouvernoit entièrement le Roi son père; & il n'avoit pas besoin de beaucoup de finesse pour cela: car ce Roi étoit d'un caractère si doux & si facile, qu'on lui avoit donné le surnom de *Moult-benin*. Pour le jeune Prince, comme il n'agissoit que par artifices & par détours, les peuples l'avoient surnommé

Riche-en-cautèle, & pour abréger, on disoit Riche-cautèle.

16 Il avoit un frère cadet qui étoit aussi rempli de belles qualités que son aîné l'étoit de défauts : cependant, malgré la différence d'humeurs, on voyoit entre ces deux frères une union si parfaite, que tout le monde en étoit surpris. Outre les bonnes qualités de l'ame qu'avoit le Prince cadet, la beauté de son visage & la grace de sa personne étoient si remarquables, qu'elles l'avoient fait nommer *Bel-à-voir*. C'étoit le Prince Riche-cautèle qui avoit inspiré à l'Ambassadeur du Roi son père, ce trait de mauvaise foi que l'adresse de Finette avoit fait tomber sur eux. Riche-cautèle, qui n'aimoit déjà guère le Roi, père des Princesses, avoit achevé par-là de le prendre en aversion ; ainsi, quand il fut les précautions que ce Prince avoit prises à l'égard de ses filles, il se fit un pernicieux plaisir de tromper la prudence d'un père si soupçonneux. Riche-cautèle obtint la permission du Roi son père, d'aller faire voyage, sous des prétextes qu'il inventa ; & il prit des mesures qui se firent parvenir à entrer dans la cour des Princesses, comme vous avez vu.

En examinant le château, ce Prince remarqua

(17)

marqua qu'il étoit facile aux Princesses de se faire entendre des passans, & il en conclut qu'il devoit rester dans son déguisement pendant tout le jour, parce qu'elles pourroient bien, si elles s'en avoient, appeler du monde & le faire punir de son entreprise téméraire. Il conserva donc toute la journée, ses habits & le personnage de gueuse de profession ; & le soir, lorsque les trois sœurs eurent soupé, Riche-cautèle jeta les haillons qui le couvroient, & laissa voir des habits de cavalier tout couverts d'or & de pierreries. Les pauvres Princesses furent si épouvantées de cette vue, que toutes se mirent à fuir avec précipitation. Finette & Babillarde, qui étoient agiles, eurent bientôt gagné leur chambre, mais Nonchalante, qui avoit à peine l'usage de marcher, fut en un instant atteinte par le Prince.

Aussi-tôt il se jeta à ses pieds, lui déclara qu'il étoit, & lui dit que la réputation de sa beauté & ses portraits l'avoient engagé à quitter une Cour délicieuse pour lui venir offrir ses vœux & sa foi. Nonchalante fut d'abord si éperdue, qu'elle ne pouvoit répondre au Prince qui étoit toujours à genoux ; mais comme en lui disant

mille douceurs & lui faisant mille protestations, il la conjuroit avec ardeur de le recevoir pour époux dès ce moment-là même, sa mollesse naturelle ne lui laissant pas la force de disputer, elle dit nonchalamment à Riche-cautéle qu'elle le croyoit sincère, & qu'elle acceptoit sa foi. Elle n'observa pas de plus grandes formalités que celles-là pour la conclusion de ce mariage; mais aussi elle en perdit sa quenouille: elle se brisa en mille morceaux.

Cependant Babillarde & Finette étoient dans des inquiétudes étranges: elles avoient gagné séparément leurs chambres, & elles s'y étoient enfermées. Ces chambres étoient assez éloignées l'une de l'autre; &, comme chacune de ces Princesses ignoroit entièrement le destin de ses sœurs, elles passèrent la nuit sans fermer l'œil. Le lendemain, le pernicious Prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui étoit au bout du jardin; & là, cette Princesse témoigna à Riche-cautéle l'inquiétude où elle étoit de ses sœurs, quoiqu'elle n'osât se présenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmassent fort son mariage. Le Prince lui dit qu'il se chargeoit de le leur faire approuver; & après quelques discours il sor-

tit, & enferma Nonchalante sans qu'elle s'en aperçut; ensuite il se mit à chercher les Princesses avec soin. Il fut quelque temps sans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étoient enfermées. Enfin, l'envie qu'avoit Babillarde de toujours parler, étant cause que cette Princesse parloit toute seule en se plaignant, le Prince s'approcha de la porte de sa chambre, & la vit par le trou de la ferrure.

Riche-cautéle lui parla au travers de la porte, & lui dit, comme il avoit dit à sa sœur, que c'étoit pour lui offrir son cœur & sa foi qu'il avoit fait l'entreprise d'entrer dans la tour. Il louoit avec exagération sa beauté & son esprit; & Babillarde, qui étoit très-persuadée qu'elle possédoit un mérite extrême, fut assez folle pour croire ce que le Prince lui disoit: elle lui répondit un flux de paroles qui n'étoient pas trop désobligeantes. Il falloit que cette Princesse eût une étrange fureur de parler, pour s'en acquitter comme elle faisoit dans ces momens; car elle étoit dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avoit rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avoit rien dans sa chambre propre à manger. Comme elle étoit d'une paresse extrême,

& qu'elle ne songéoit jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avoit pas la moindre prévoyance : quand elle avoit besoin de quelque chose, elle avoit recours à Finette; & cette aimable Princesse, qui étoit aussi laborieuse & prévoyante que ses sœurs l'étoient peu, avoit toujours dans sa chambre une infinité de massépains, de pâtes, & de confitures sèches & liquides qu'elle avoit faites elle-même. Babillarde donc, qui n'avoit pas un pareil avantage, se sentant pressée par la faim & par les tendres protestations que lui faisoit le Prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce séducteur; & quand elle eut ouvert, il fit encore parfaitement le comédien auprès d'elle : il avoit bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre, & s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissemens; car le corbillon en fournissoit toujours les Princeses d'avance. Babillarde continuoit d'abord à être en peine de ce qu'étoient devenues ses sœurs; mais elle s'alla mettre dans l'esprit, sur je ne fais quel fondement, quels étoient sans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquoient de rien.

Riche-cautéle fit tous ses efforts pour la confirmer dans cette pensée, & lui dit qu'ils iroient trouver ces Princeses vers le soir : elle ne fut pas de cet avis; elle répondit qu'il falloit les aller chercher quand ils auroient mangé.

Enfin le Prince & la Princesse mangèrent ensemble de fort bon accord; & après qu'ils eurent achevé, Riche-cautéle demanda à aller voir le bel appartement du château : il donna la main à la Princesse, qui le mena dans ce lieu; & quand il y fut, il recommença à exagérer la tendresse qu'il avoit pour elle, & les avantages qu'elle trouveroit en l'épousant. Il lui dit, comme il avoit dit à Nonchalante, qu'elle devoit accepter sa foi au moment même, parce que, si elle alloit trouver ses sœurs avant que de l'avoir reçu pour époux, elles ne manqueroient pas de s'y opposer, puisqu'étant sans contredit le plus puissant Prince voisin, il paroïssoit plus vraisemblablement un parti pour l'aînée que pour elle; qu'ainsi cette Princesse ne consentiroit jamais à une union qu'il souhaitoit avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des discours qui ne signifioient rien, fut aussi extravagante qu'avoit été sa sœur, elle ac-

cepta le Prince pour époux, & ne se souvint des effets de sa quenouille de verre, qu'après que cette quenouille fut cassée en cent pièces.

Vers le soir, Babillarde retourna dans sa chambre avec le Prince; & la première chose que vit cette Princesse, ce fut sa quenouille de verre en morceaux. Elle se troubla à ce spectacle: le Prince lui demanda le sujet de son trouble. Comme la rage de parler la rendoit incapable de rien taire, elle dit sottement à Riche-cautéle le mystère des quenouilles; & ce Prince eut une joie de scélérat, de ce que le père des Princesse seroit par-là entièrement convaincu de la mauvaise conduite de ses filles.

Cependant Babillarde n'étoit plus en humeur d'aller chercher ses sœurs: elle craignoit avec raison qu'elles ne pussent approuver sa conduite; mais le Prince s'offrit de les aller trouver, & dit qu'il ne manqueroit pas de moyens pour les persuader de l'approuver. Après cette assurance, la Princesse qui n'avoit point dormi la nuit, s'assoupit; & pendant qu'elle dormoit, Riche-cautéle l'enferma à la clef, comme il avoit fait Nonchalante.

N'est-il pas vrai, belle Comtesse, que ce Riche-cautéle étoit un grand scélérat, & ces deux Princesse, de lâches & imprudentes personnes? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, & je ne doute pas que vous n'y foyez beaucoup aussi: mais ne vous inquiétez point; ils seront tous traités comme ils méritent. Il n'y aura que la sage & courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce Prince perfide eut enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château les unes après les autres; & comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule qu'il voyoit fermée par dedans, étoit assurément celle où s'étoit retirée Finette. Comme il avoit composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avoit dites à ses sœurs. Mais cette Princesse qui n'étoit pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez long-temps sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il étoit éclairci qu'elle étoit dans cette chambre, elle lui dit que s'il étoit vrai qu'il eût une tendresse aussi forte & aussi sincère pour elle qu'il vouloit le lui persuader, elle le prioit de descendre dans le jardin, & d'en

fermer la porte sur lui ; & qu'après elle lui parleroit tant qu'il voudroit par la fenêtre de sa chambre , qui donnoit sur ce jardin.

Riche-cautéle ne voulut point accepter ce parti ; & comme la Princesse s'opinoit toujours à ne point vouloir ouvrir , ce méchant Prince , outré d'impatience , alla querir une bûche & enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau , qu'on avoit laissé par hasard dans une garde-robe qui étoit proche de sa chambre. L'émotion animoit le teint de cette Princesse ; & , quoique ses yeux fussent pleins de colère , elle parut à Riche-cautéle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter à ses pieds ; mais elle lui dit fièrement en se reculant : Prince , si vous approchez de moi , je vous fendrai la tête avec ce marteau. Quoi ! belle Princesse , s'écria Riche-cautéle de son ton hypocrite , l'amour qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine ? Il se mit à lui prôner de nouveau , mais d'un bout de la chambre à l'autre , l'ardeur violente que lui avoit inspirée la réputation de sa beauté & de son esprit merveilleux. Il ajouta qu'il ne s'étoit déguisé que pour venir lui offrir avec respect son cœur & sa

main ,

main , & lui dit qu'elle devoit pardonner à la violence de sa passion , la hardiesse qu'il avoit eue d'enfoncer sa porte. Il finit en lui voulant persuader , comme il avoit fait à ses sœurs , qu'il étoit de son intérêt de le recevoir pour époux au plus vite. Il dit encore à Finette qu'il ne savoit pas où s'étoient retirées les Princeses ses sœurs , parce qu'il ne s'étoit pas mis en peine de les chercher , n'ayant songé qu'à elle. L'adroite Princesse , feignant de se radoucir , lui dit qu'il falloit chercher ses sœurs , & qu'après on prendroit des mesures tous ensemble ; mais Riche-cautéle lui répondit qu'il ne pouvoit se résoudre à aller trouver les Princeses , qu'elle n'eût consenti à l'épouser , parce que ses sœurs ne manqueroient pas de s'y opposer , à cause de leur droit d'aînesse.

Finette qui se défioit avec raison de ce Prince perfide , sentit redoubler ses soupçons par cette réponse : elle trembla de ce qui pouvoit être arrivé à ses sœurs , & se résolut de les venger du même coup qui lui feroit éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeoit qu'elles avoient eu. Cette jeune Princesse dit donc à Riche-cautéle qu'elle consentoit sans peine à l'épouser ;

C

mais qu'elle étoit persuadée que les mariages qui se faisoient le soir étoient toujours malheureux ; qu'ainsi elle le prioit de remettre la cérémonie de se donner sa foi réciproque au lendemain matin : elle ajouta qu'elle l'assuroit de n'avertir les Princesses de rien, & lui dit qu'elle le prioit de la laisser un peu de temps seule pour penser au ciel ; qu'ensuite elle le meneroit dans une chambre où il trouveroit un fort bon lit, & qu'après elle reviendroit s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-cautèle, qui n'étoit pas un fort courageux personnage, & qui voyoit toujours Finette armée du gros marteau dont elle badinoit comme on fait d'un évantail ; Riche-cautèle, dis-je, consentit à ce que souhaitoit la Princesse, & se retira pour la laisser quelque temps méditer. Il ne fut pas plutôt éloigné, que Finette courut faire un lit sur le trou d'un égoût qui étoit dans une chambre du château. Cette chambre étoit aussi propre qu'une autre ; mais on jettoit dans le trou de cet égoût, qui étoit fort spacieux, toutes les ordures du château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisés très-foibles ; puis elle fit bien proprement un lit par-dessus, & s'en retourna aussi-tôt dans sa cham-

bre. Un moment après, Riche-cautèle y revint, & la Princesse le conduisit où elle venoit de faire le lit, & se retira. Le Prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit avec précipitation ; & sa pesanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'égoût, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête, & en se fracassant de tous côtés. La chute du Prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs il n'étoit pas éloigné de la chambre de Finette ; elle fut aussi-tôt que son artifice avoit eu tout le succès qu'elle s'étoit promis ; & elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égoût. Il méritoit bien cette punition, & la Princesse avoit raison d'en être satisfaite.

Mais sa joie ne l'occupoit pas si fort, qu'elle ne s'occupât plus de ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver babillarde. Riche-cautèle, après avoir enfermé cette Princesse à double tour, avoit laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, & le bruit qu'elle fit reveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la

voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'étoit défaite du Prince fourbe qui étoit venu pour les outrager. Babilarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre ; car, malgré son caquet, elle étoit si peu éclairée, qu'elle avoit cru ridiculement tout ce que Richecautèle lui avoit dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette Princesse, dissimulant l'excès de sa douleur, sortit de sa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du château sans trouver la sœur ; enfin Finette s'avisa qu'elle pouvoit bien être dans l'appartement du jardin : elles l'y trouvèrent, en effet, demimorte de désespoir & de foiblesse ; car elle n'avoit pris aucune nourriture de la journée. Les Princeses lui donnèrent tous les secours nécessaires ; ensuite elles firent ensemble des éclaircissemens qui mirent Nonchalante & Babilarde dans une douleur mortelle : puis toutes trois s'allèrent reposer.

Cependant Richecautèle passa la nuit fort mal à son aise ; & quand le jour fut venu, il ne fut guère mieux. Ce Prince se trouvoit dans des cavernes dont il ne pou-

voit pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnoit jamais. Néanmoins, à force de se tourmenter, il trouva l'issue de l'égoût qui donnoit dans une rivière assez éloignée du château. Il trouva moyen de se faire entendre à des gens qui pêchoient dans cette rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compassion à ces bonnes gens.

Il se fit transporter à la cour du Roi, son père, pour se guérir à loisir ; & la disgrâce qui lui étoit arrivée lui fit prendre une si forte haine contre Finette, qu'il songea moins à se guérir qu'à se venger d'elle.

Cette Princesse passoit des momens bien tristes : la gloire lui étoit mille fois plus chère que la vie ; & la honteuse foiblesse de ses sœurs la mettoit dans un désespoir dont elle avoit peine à se rendre maîtresse. Cependant la mauvaise santé de ces deux Princeses, qui étoit causée par les suites de leurs mariages indignes, mit encore la constance de Finette à l'épreuve. Richecautèle, qui étoit déjà un habile fourbe, rappella tout son esprit depuis son aventure pour devenir fourbissime. L'égoût ni les contusions ne lui donnoient pas tant de chagrin, que le dépit d'avoir trouvé quel-

qu'un plus fin que lui. Il se douta des suites de ses deux mariages; & pour tenter les Princesses malades, il fit porter sous les fenêtres de leur château, de grandes caisses remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante & Babillarde, qui étoient souvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits: aussi-tôt il leur prit une envie violente d'en manger; & elles persécutèrent Finette de descendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaisance de cette Princesse fut assez grande pour vouloir bien contenter ses sœurs; elle descendit, & leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain il parut des fruits d'une autre espèce. Nouvelle envie des Princesses: nouvelle complaisance de Finette; mais des officiers de Riche-cautéle, cachés, & qui avoient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci: ils se saisirent de Finette, & l'emmenèrent aux yeux de ses sœurs, qui s'arrachèrent les cheveux de désespoir.

Les Satellites de Riche-cautéle firent si bien, qu'ils menèrent Finette dans une maison de campagne où étoit le Prince

pour achever de se remettre en santé. Comme il étoit transporté de fureur contre cette Princesse, il lui dit cent choses brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté & une grandeur d'âme digne d'une héroïne comme elle étoit. Enfin, après l'avoir gardée quelques jours prisonnière, il la fit conduire au sommet d'une montagne extrêmement haute, & il y arriva lui-même un moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'alloit faire mourir d'une manière qui le vengeroit des tours qu'elle lui avoit faits. Ensuite ce perfide Prince montra barbarement à Finette un tonneau tout hérissé par dedans de canifs, de rasoirs & de clous à crochet, & lui dit que, pour la punir comme elle le méritoit, on l'alloit jeter dans ce tonneau, puis le rouler du haut de la Montagne en bas. Quoique Finette ne fut pas Romaine, elle ne fut pas plus effrayée du supplice qu'on lui préparoit, que Régulus l'avoit été autrefois à la vue d'un destin pareil. Cette jeune Princesse conserva toute sa fermeté, & même toute sa présence d'esprit. Riche-cautéle, au lieu d'admirer son caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, & songea à bâter sa mort. Dans cette vue, il se baissa vers l'entrée du ton-

neau qui devoit être l'instrument de sa vengeance, pour examiner s'il étoit bien fourni de toutes ses armes meurtrières. Finette qui vit son persécuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps ; elle le jeta habilement dans le tonneau, & elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, sans donner au Prince le temps de se reconnoître. Après ce coup elle prit la fuite ; & les officiers du Prince qui avoient vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître vouloit traiter cette aimable Princeesse, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étoient si effrayés de ce qui venoit d'arriver à Riche-cautéle, qu'ils ne purent songer à autre chose qu'à tâcher d'arrêter le tonneau qui rouloit avec violence : mais leurs soins furent inutiles ; il roula jusqu'au bas de la montagne, & ils en tirent leur Prince couvert de mille plaies.

L'accident de Riche-cautéle mit au désespoir le roi Moul-benin & le prince Bel-à-voir. Pour les peuples de leurs Etats, ils n'en furent point touchés : Riche-cautéle en étoit très-hai, & même l'on s'étonnoit de ce que le jeune Prince, qui avoit des sentimens si nobles & si généreux, pût

tant aimer cet indigne aîné. Mais tel étoit le bon naturel de Bel-à-voir, qu'il s'attachoit fortement à tous ceux de son sang ; & Riche-cautéle avoit toujours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux Prince n'auroit jamais pu se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente des blessures de son frère, & il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement : cependant, malgré les soins pressés que tout le monde en prit, rien ne soulageoit Riche-cautéle ; au contraire, ses plaies sembloient toujours s'envenimer de plus en plus, & le faire souffrir long-temps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avoit couru, avoit encore regagné heureusement le château où elle avoit laissé ses sœurs, & n'y fut pas long-temps sans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux Princeesses mirent au monde chacune un fils, dont Finette se trouva fort embarrassée. Cependant le courage de cette Princeesse ne s'abattit point : l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses sœurs, la fit résoudre, à s'exposer encore une fois, quoiqu'elle en vît bien le péril. Elle prit,

pour faire réussir le dessein qu'elle avoit, toutes les mesures que la prudence peut inspirer : elle se déguisa en homme, enferma les enfans de ses sœurs dans des boîtes, & y fit des petits trous vis-à-vis la bouche de ses enfans, pour leur laisser la respiration : elle prit un cheval, emporta ces boîtes & quelques autres ; & , dans cet équipage, elle arriva à la ville capitale du roi Moul-benin, où étoit Riche-cautéle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-voir recompensoit les remèdes qu'on donnoit à son frère, avoit attiré à la Cour tous les charlatans de l'Europe ; car dès ce temps-là il y avoit quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnoient pour des hommes admirables, qui avoient reçu des dons du ciel pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science étoit de fourber hardiment, trouvoient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils savoient leur imposer par leur extérieur extraordinaire, & par les noms bizarres qu'ils prenoient. Ces sortes de médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance, & la prérogative de venir de loin, souvent leur tient lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse Princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom parfaitement étranger pour ce royaume là : ce nom étoit Sanatio ; puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier Sanatio étoit arrivé avec des secrets merveilleux pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses & les plus envenimées. Aussi-tôt Bel-à-voir envoya querir le prétendu Chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du monde, débita cinq ou six mots de l'art d'un air cavalier ; rien n'y manquoit. Cette Princesse fut surprise de la bonne mine & des manières agréables de Bel-à-voir, & après avoir raisonné quelque temps avec ce Prince, au sujet des blessures de Riche-cautéle, elle lui dit qu'elle alloit querir une bouteille d'une eau incomparable, & que, cependant elle laissoit deux boîtes qu'elle avoit apportées, qui contenoient des onguens excellens, propres au Prince blesé.

Là-dessus la prétendu médecin sortit ; il ne revenoit point : l'on s'impatientoit beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on alloit envoyer le presser de revenir, on entendit des cris de petits enfans dans la chambre de Riche-cautéle. Cela

surprit tout le monde, car il ne paroissoit point d'enfans. Quelqu'un prêta l'oreille, & on découvrit que ces cris venoient des boîtes de l'empirique.

C'étoient en effet les neveux de Finette. Cette princesse leur avoit fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au palais; mais comme il y avoit déjà longtemps, ils en souhaitoient de nouvelle, & ils expliquoient leurs besoins en chantant sur un ton dolent. On ouvrit les boîtes, & l'on fut bien surpris d'y voir effectivement deux marmôts, qu'on trouva fort jolis. Riche-cautéle se douta aussi-tot que c'étoit encore un nouveau tour de Finette: il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, & ses maux augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il falloit qu'il en mourût.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur; & Riche-cautéle, perfide jusqu'à son dernier moment, songea à abuser de la tendresse de son frère. Vous m'avez toujours aimé, Prince, lui dit-il, & vous pleurez ma perte. Je n'ai plus besoin des preuves de votre amitié, par rapport à la vie. Je meurs; mais si je vous ai été véritablement

cher, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire.

Bel-à-voir, qui, dans l'état où il voyoit son frère, se sentoit incapable de lui rien refuser, lui promit avec les plus terribles sermens, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Aussi-tôt que Riche-cautéle eut entendu ces sermens, il dit à son frère en l'embrassant: Je meurs consolé, Prince, puisque je serai vengé; car la prière que j'ai à vous faire, c'est de demander Finette en mariage aussi-tôt que je serai mort. Vous obtiendrez sans doute cette maligne Princesse, & dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le sein. Bel-à-voir frémit d'horreur à ces mots: il se repentit de l'imprudence de ses sermens; mais il n'étoit plus temps de se dédire, & il ne voulut rien témoigner de son repentir à son frère, qui expira peu de temps après. Le roi Moulten-ben en eut une sensible douleur. Pour son peuple, loin de regretter Riche-cautéle, il fut ravi que sa mort assurât la succession du royaume à Bel-à-voir, dont le mérite étoit chéri de tout le monde.

Finette, qui étoit encore une fois heureusement retournée avec ses sœurs, apprit

bientôt la mort de Riche-cautèle; & peu de temps après, on annonça aux trois Princesses le retour du Roi leur père. Ce Prince vint avec empressement dans leur tour, & son premier soin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au Roi; puis, ayant fait une profonde révérence, elle reporta la quenouille où elle l'avoit prise. Babilarde fit le même manège, & Finette à son tour apporta sa quenouille; mais le Roi qui étoit soupçonneux, voulut voir les trois quenouilles à la fois. Il n'y eut que Finette qui put montrer la sienne; le Roi entra dans une telle fureur contre les deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la Fée qui lui avoit donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, & de les punir comme elles le méritoient.

Pour commencer la punition des Princesses, la Fée les mena dans une galerie de son château enchanté, où elle avoit fait pendre l'histoire d'un nombre infini de femmes illustres, qui s'étoient rendues célèbres par leurs vertus & par leur vie laborieuse. Par un effet merveilleux de l'art de féerie, toutes ces figures avoient du

mouvement, & étoient en action depuis le matin jusqu'au soir. On voyoit de tous côtés des trophées & des devises à la gloire de ces femmes vertueuses, & ce ne fut pas une légère mortification pour les deux sœurs, de comparer le triomphe de ces héroïnes avec la situation méprisante où leur malheureuse imprudence les avoit réduites. Pour comble de chagrin, la Fée leur dit avec gravité, que si elles s'étoient aussi bien occupées que celles dont elles voyoient les tableaux, elles ne seroient pas tombées dans les indignes égaremens où elles s'étoient perdues; mais que l'oisiveté est la *mere de tous les vices* & la source de tous leurs malheurs. La Fée ajouta que, pour les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, & pour leur faire repasser le temps qu'elles avoient perdu, elle alloit les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obligea les Princesses de s'employer aux travaux les plus grossiers & les plus vils; &, sans égard pour leur teint, elle les envoyoit cueillir des pois dans ses jardins, & en arracher les mauvaises herbes. Nonchalante ne put résister au désespoir qu'elle eut de mener une vie si peu conforme à ses inclinations: elle mourut de chagrin & de fatigue. Babil-

larde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper la nuit du château de la Fée, se cassa la tête contre un arbre, & mourut de cette blessure entre les mains des payfans.

Le bon naturel de Finette lui fit ressentir une douleur bien vive du destin de ses sœurs; &, au milieu de ses chagrins, elle apprit que le Prince Bel-à-voir l'avoit fait demander en mariage au Roi son père, qui l'avoit accordée sans l'en avertir; car, dès ce temps-là, l'inclination des parties étoit la moindre chose que l'on confidéroit dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle; elle craignoit, avec raison, que la haine que Riche-cautéle avoit pour elle, n'eût passé dans le cœur d'un frère dont il étoit si chéri; & elle appréhenda que ce jeune Prince ne voulût l'épouser pour la sacrifier à son frère. Pleine de cette inquiétude, la Princesse alla consulter la sage Fée, qui l'estimoit autant qu'elle avoit méprisé Nonchalante & Babillarde.

La Fée ne voulut rien révéler à Finette, elle lui dit seulement: Princesse, vous êtes sage & prudente; vous n'avez pris jusqu'ici des mesures si justes pour votre conduite, qu'en vous mettant toujours dans
l'esprit

l'esprit que *la défiance est mère de sûreté*. Continuez de vous souvenir vivement de l'importance de cette maxime, & vous parviendrez à être heureuse sans le secours de mon art. Finette n'ayant pu tirer d'autre éclaircissement de la Fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après, cette Princesse fut épousée par un Ambassadeur, au nom du prince Bel-à-voir; & on l'emmena trouver son époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Mout-benin; & dans la troisième elle trouva Bel-à-voir qui étoit venu au-devant d'elle par l'ordre de son père. Tout le monde étoit surpris de voir la tristesse de ce jeune Prince aux approches d'un mariage qu'il avoit témoigné souhaiter: le Roi même lui en faisoit la guerre, & l'avoit envoyé malgré lui au-devant de la Princesse.

Quand Bel-à-voir la vit, il fut frappé de ses charmes: il lui en fit compliment, mais d'une manière si confuse, que les deux Cours, qui savoient combien ce Prince étoit spirituel & gaillard, crurent qu'il en étoit si vivement touché, qu'à force d'être amoureux, il perdoit sa présence d'esprit.

Toute la ville retentissoit de cris de joie , & l'on n'entendoit de tous côtés que des concerts & des feux d'artifice. Enfin , après un souper magnifique , on songea à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette qui se souvenoit toujours de la maxime que la Fée lui avoit renouvelée dans l'esprit , avoit son dessein en tête. Cette Princesse avoit gagné une de ses femmes qui avoit la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinoit ; & elle avoit donné ordre à cette femme de porter dans ce cabinet de la paille , une vessie , du sang de mouton , & les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avoit mangés au souper. La Princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte , & composa une figure de paille , dans laquelle elle mit les boyaux & la vessie pleine de sang. Ensuite elle ajusta cette figure en déshabillé de femme & en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle marionnette , elle alla rejoindre la compagnie , & peu de temps après on conduisit la Princesse & son époux dans leur appartement. Quand on eut donné à la toilette le temps qu'il lui falloit donner , la dame-d'honneur emporta les flambeaux , & se retira. Aussi-tôt Finette jeta

la femme de paille dans le lit , & se cacha dans un des coins de la chambre.

Le Prince , après avoir soupiré deux ou trois fois fort haut , prit son épée , & la passa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment , il sentit le sang ruisser de tous côtés , & trouva la femme de paille sans mouvement. Qu'ai-je fait , s'écria Bel-à-voir ! Quoi ! après tant de cruelles agitations ; quoi ! après avoir tant balancé si je garderois mes sermens aux dépens d'un crime , j'ai ôté la vie à une charmante Princesse que j'étois né pour aimer ! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que l'ai vue , cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frère possédé de fureur avoit exigé de moi par une indigne surprise ! Ah , ciel ! peut-on songer à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu ? Eh bien ! Richecautèle , j'ai satisfait ton injuste vengeance ; mais je vais venger Finette à son tour par ma mort. Oui , belle Princesse , il faut que de la même épée . . . A ces mots , Finette entendit que le Prince , qui , dans son transport , avoit laissé tomber son épée , la cherchoit pour se la passer au travers du corps : elle ne voulut pas qu'il fit une telle sottise ;

ainsi elle lui cria : Prince, je ne suis point morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre repentir ; & , par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime.

Là-dessus Finette raconta à Bel à-voir la prévoyance qu'elle avoit eue touchant la femme de paille. Le Prince, transporté de joie d'apprendre que la Princesse vivoit, admira la prudence qu'elle avoit en toutes sortes d'occasions, & lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvoit penser sans horreur ; & il ne comprenoit pas comment il avoit eu la foiblesse de ne pas voir la nullité des malheureux sermens qu'on avoit exigés de lui par artifice.

Cependant, si Finette n'eut pas toujours été bien persuadée que *désiance est mère de sûreté*, elle eût été tuée, & sa mort eût été cause de celle de Bel-à-voir ; & puis après on auroit raisonné à loisir sur la bizarrerie des sentimens de ce Prince. Vive la prudence & la présence d'esprit ! elles préservèrent ces deux époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendresse extrême, & passèrent une longue suite de beaux jours dans une

gloire & dans une félicité qu'on auroit peine à bien décrire.

Voilà, Madame, la très-merveilleuse histoire de Finette. Je vous avoue que je l'ai brodée, & que je vous l'ai contée un peu en long ; mais quand on dit des contes, c'est une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires ; on cherche à s'amuser, & il me paroît qu'il ne coûte pas plus de les allonger, pour faire durer davantage la conversation. D'ailleurs, il me semble que les circonstances font plus souvent l'agrément de ces histoires badines. Vous pouvez croire, charmante Comtesse, qu'il est facile de les réduire en abrégé. Je vous assure que quand vous voudrez, je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'est pas ainsi que l'on me les racontoit quand j'étois enfant : le récit en duroit au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne sachiez que ce conte est très-fameux ; mais je ne fais si vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de son antiquité. Elle nous assure que les troubadours ou conteurs de Provence ont inventé Finette bien longtemps devant qu'Abailard ni le célèbre comte Thibaud de Champagne eussent pro-

duit des Romains. Ces sortes de fables renferment une bonne morale. Vous avez remarqué, avec beaucoup de justesse, qu'on fait parfaitement bien de les raconter aux enfans, pour leur inspirer l'amour de la vertu. Je ne fais pas si dans cet âge on vous a parlé de Finette; mais, pour moi,

Cent & cent fois ma Gouvernante,
 Au lieu de Fables d'animaux,
 M'a raconté les traits nouveaux
 De cette histoire surprenante.
 On y voit accablé de maux
 Un Prince dangereux, qu'une noire malice
 entraîna dans l'horreur du vice.
 On y voit naturellement
 Que deux imprudentes Princesses,
 Qui passoient tous les jours dans de vaines
 mollesses,
 Et tombèrent indignement
 Dans un affreux égarement,
 Requrent pour le prix de leurs lâches foiblesses,
 Un prompt & juste châtement.
 Mais, autant que l'on voit dans cette belle histoire,
 Le vice puni, malheureux,
 Autant on voit les vertueux

Triomphans & couverts de gloire.
 Après mille incidens qu'on ne sauroit prévoir,
 La sage & prudente Finette
 Et le généreux Bel-à-voir
 Goûtent une gloire parfaite.
 Qui ces Contes frappent beaucoup
 Plus que ne font les faits & du singe & du loup.
 J'y prenois un plaisir extrême;
 Tous les enfans en font de même;
 Mais ces Fables plairont jusqu'aux plus grands
 esprits,
 Si vous voulez, belle Comtesse,
 Par vos heureux talens orner de tels récits;
 L'antique Gaule vous en presse.
 Daignez donc mettre dans leurs jours,
 Les Contes ingénus, quoique remplis d'adresse,
 Qu'ont inventés les Troubadours.
 Le sens mystérieux que leur tout enveloppe,
 Egale bien celui d'Esopé.

F I N.

